

Des plumes et des elles

Ariane Geffard Cette agente littéraire représente les jeunes «autes» féministes les plus en vue, d'Emma à Mona Chollet en passant par Titiou Lecoq.



Elle avait l'air un peu étonnée que *Libé* lui propose de faire son portrait. Ariane Geffard, «*agent littéraire, apporteur de projets slash directrice d'ouvrage*», exerce normalement en femme de l'ombre. Négocier est une grande part de son métier, très commun dans d'autres pays, pas encore en France. Alors parler ne la dérange pas, mais elle craint juste un peu l'exposition, avoue-t-elle, vive et chaleureuse, installée en habitée dans un café parisien presque aussi élégant que sa longue robe à motifs violets. Elle se dit «*petit agent*», se sent, à 35 ans, un peu verte pour l'exercice. Si elle a accepté de se raconter, c'est parce qu'elle s'est «*beaucoup questionnée sur la façon dont on trouve sa voie*». Les gens prennent rarement le temps d'expliquer comment ils y sont arrivés, juge-t-elle. Donc elle-même tente, rigoureuse et carrée, de proposer un récit clair, une trajectoire. Elle dit avoir lu beaucoup d'autofiction, et cela se sent. Pourtant, la jeune femme ne s'est pas spécialisée dans le roman de soi. Non, les «autes» qu'elle conseille et dont elle négocie les droits «*font aujourd'hui le féminisme en France*», tout en incarnant des chapelles différen-

LE PORTRAIT

tes. Emma, la dessinatrice qui a propulsé la notion de charge mentale dans le débat public avec sa BD partagée des dizaines de milliers de fois sur Facebook? Représentée par Geffard. Amandine Gay, réalisatrice d'*Ouvrir la voix* (2017), documentaire remarqué sur les femmes noires françaises? Représentée elle aussi par Geffard. La journaliste et essayiste Mona Chollet, auteure des best-sellers *Beauté fatale* et *Sorcières* (La Découverte, 2012 et 2018)? Toujours représentée par Geffard. Comme la critique de cinéma Iris Brey ou les auteures Camille Emmanuelle et Titiou Lecoq. «*Je trouve jouissif par procuration le fait qu'Ariane, une jeune femme, négocie des contrats, parce que je suis convaincue que le féminisme passe par un rapport à l'argent et à la négociation qui me tétanise*», note cette dernière. D'aucuns pourraient penser qu'il s'agit d'un opportunisme: l'égalité des sexes ferait vendre. Ariane Geffard évacue: «*Je préfère qu'on en parle à tort et à travers, plutôt que l'on croie, comme dans les années 80, que le combat est terminé. Si le prix à payer, c'est une part mercantile, alors payons-le!*»

Gamine, elle est tombée dans la marmite de l'activisme. Sa mère, libraire jeunesse et ex-militante du Mouvement de libération des femmes, consacre une pièce de la maison familiale à sa bibliothèque sur ces questions. Son père, instit devenu prof en sciences de l'éducation à la fac, est tout aussi concerné par l'égalité des sexes. «*Il m'a armée. Autour de moi, les femmes culpabilisent car elles sont élevées pour le faire. Moi, je n'ai jamais culpabilisé, de rien, et ça, je pense le lui devoir. Parce qu'ils m'ont, ensemble, élevée de façon non genrée*», estime-t-elle. Elle a l'oreille attentive et le conseil affûté de celles qui sont douées pour l'amitié, mais n'est «*pas très groupe, pas très bande*». Fille unique, elle considère sa meilleure amie, la curatrice Elisa Rigoulet, comme sa «*sœur*». D'ailleurs, elles se sont chacune fait tatouer le mot en serbe et en russe sur les côtes, en hommage à *la Féline* (1942), un film de Jacques Tourneur. Elisa et Ariane ont grandi ensemble, sont montées à Paris ensemble, ont vécu ensemble, leurs bébés sont nés à neuf mois d'écart, et elles sont voisines dans le XX^e. Peut-être qu'essuyer à deux les quolibets les a soudées? Au collège, leurs convictions féministes étaient moquées.

De l'adolescence, elle a gardé l'intransigeance et la passion. Les idées anarchistes aussi, même si elle sait que cette étiquette politique est difficile à revendiquer quand on gagne 3 000 ou 4 000 euros par mois, qu'on est propriétaire et qu'on porte un joli sac Prada. Il n'empêche, elle se sent toujours rouge et noire, et a la main qui tremble lorsqu'il s'agit de voter, même quand son amoureux assistant réalisateur la rappelle à la réalité. Ce n'est pas le moindre des paradoxes qu'elle semble aimer cultiver: féministe radicale, elle est presque toujours juchée sur des talons qui l'empêchent de marcher. «*Le féminisme, c'est d'avoir le choix*», dit-elle en souriant, et de ses doigts ornés de bijoux baroques, elle martèle la table. Le tout est alors d'articuler, ensemble, convictions profondes et désirs professionnels. Pas facile, au sortir d'études de philosophie «*géniales mais dont tu ne sais absolument pas quoi faire quand tu les as finies*». Diplômée d'une grande école de communication, elle tente le marketing chez Boucheron, puis à la Poste. Processus par élimination: l'entreprise, ce sera non. Elle «*se cherche*», lit beaucoup, photographie sous le pseudonyme de Rita Vogt, l'héroïne terroriste ouest-allemande d'un film historique. Rencontre des gens, puisque Paris s'y prête. Jean-Paul Enthoven, «*ami d'ami*», lui explique qu'il y a deux catégories de personnes, «*celles qui sont nées avec une cuillère en argent, un carnet d'adresses, des connexions. Et les autres. Tu fais partie des autres? Alors, quand tu vas à un endroit et que tu vois quelque chose qui te plaît, tu vas poser des questions à la personne qui l'a créé*».

Le conseil est basique mais salutaire. Aux portes ouvertes du 27, rue Jacob, un lieu d'édition de Saint-Germain-des-Prés, elle se présente à la directrice de la communication, Laurence Corona, décroche un job à la librairie et y est chargée de la programmation. Première étape déterminante, juge-t-elle avec le recul. Au bout de trois ans, le périmètre est «*trop circonscrit*», elle quitte son job. Les choses s'enchaînent assez vite, à la faveur de deux coups, de pouce ou du sort, c'est selon. Un, Julia Pavlovitch, éditrice à L'Iconoclaste, qui admire son «*chien et son cran*», lui explique le métier d'apporteur de projets et lui ouvre des portes. Il y a, évidemment, du militantisme féministe dans cette sororité car, juge l'éditrice, «*cela commence au quotidien, avec les gens à qui l'on transmet ses convictions*». Second coup: la dessinatrice Emma. «*Ça a été un point de bascule. Elle dessinait sur Internet, avec une communauté de dingue, et je me suis dit qu'elle devait être publiée en ligne et méritait beaucoup plus de visibilité*». C'est ça, l'apport: elle repère un «*talent*», comme elle les appelle, et propose leur projet à un éditeur. Alors, lorsque l'éditeur Florent Massot, l'un des premiers à avoir publié Virginie Despentes, relance sa maison, elle lui propose le projet d'Emma, 45 000 exemplaires vendus à ce jour. Le reste suit: sans n'avoir jamais démarché personne, Ariane Geffard étoffe «*son catalogue*». Elle travaille tout le temps, week-ends et vacances compris, mais se sent «*libre*», a «*l'impression de faire un métier absolument parfait*». L'ombre lui sied. ◀

Par **LÉA MORMIN-CHAUVAC**
Photo **MARTIN COLOMBET**